

très-affamé, on étala de nouveau les provisions sur l'herbe. Walker fut invité à en prendre sa part, et il accepta sans se faire prier ; quant à Burley, après avoir jeté sur les noirs un regard qui annonçait une sombre rancune, il était rentré à l'habitation, sans doute pour cacher sa colère, et on ne le revit plus de la journée.

Les jeunes filles ne mangeaient pas, et elles demandèrent la permission de se lever pour chercher des fleurs autour du campement. Richard eût bien voulu les accompagner, mais il ne l'osa pas et se contenta de les suivre des yeux, tout en écoutant distraitemment M. Owens et le squatter qui discouraient sur une question politique alors à l'ordre du jour dans la colonie.

Clara et sa compagne étaient retournées au ruisseau. Peut-être espéraient-elles y retrouver les chlamydères ; mais le bruit que l'on faisait à quelques pas de là les empêchaient sans doute d'approcher, et il n'y avait plus dans le voisinage des lagunes que des perroquets turbulents et criards.

« Les *bower-birds* ne sont pas revenus, dit Clara tristement ; je m'étais imaginé qu'en les suivant de loin, nous pourrions découvrir quelqu'un de ces berceaux dont vous m'avez fait une si attrayante description... Vous ne sauriez croire ma chère miss Owens, combien j'ai un ardent désir de voir un berceau de chlamydères !

—Et moi donc, répliqua Rachel avec enthousiasme ; depuis que nous sommes en Australie, je suis poursuivie de cette pensée. Mais notre savant naturaliste Gould, qui a le premier révélé ces oiseaux à la science, les a épiés bien longtemps sans succès ; ce n'est qu'après de patientes et périlleuses recherches qu'il est parvenu à trouver deux berceaux. Il les a recueillis soigneusement avec tous leurs ornements ; l'un a été envoyé au musée de Londres, l'autre au musée de Leyde.

—Eh bien ! Rachel, pourquoi ne serions-nous pas aussi chanceuses ? Pourquoi, par exemple, quelqu'une de ces curieuses constructions n'existerait-elle pas dans le voisinage ?

—Cela serait possible, Clara ; mais peut-être aussi les chlamydères qui sont venus boire ici tout à l'heure ont-ils leurs berceaux à vingt ou trente milles de nous dans le désert. N'avez-vous pas remarqué combien le vol de ces oiseaux est rapide ? Il nous faudrait sans doute nous enfoncer bien avant dans le *maaly-scrub*, au risque de nous y égarer et d'y mourir de soif et de faim, pour avoir la chance de rencontrer un de leurs berceaux.

—Essayons pourtant, ma bonne Rachel, répliqua Clara d'un ton suppliant ; nous resterons sur la lisière du bois, et, à défaut de chlamydères, vous trouverez certainement des plantes nouvelles, des insectes nouveaux... Tenez, Rachel, je ne peux vous dire pourquoi je tiens tant à découvrir un berceau de ces oiseaux mystérieux ; mais le bonheur de ma vie est attaché à cette découverte !

Miss Owens regarda son amie avec des yeux éfarés.

« En vérité, Clara, lui dit-elle, vous êtes aujourd'hui plus singulière encore que d'habitude. Peut-on se passionner ainsi ? Et puis vous viendrez vous moquer de mes goûts pour l'histoire naturelle ! Mais quand même il s'agirait du bonheur de votre vie, comme vous dites, nous ne pourrions faire une pareille recherche en ce moment. Il est tard et voilà bientôt l'heure de repartir pour Dorling. Nous reviendrons ici un autre jour, si vous y consentez, et alors nous pourrions tenter la fortune. »

Miss Owens avait raison ; le repas des voyageurs était fini, et déjà on s'occupait de replacer sur le char-à-bancs la toile qui avait servi de tente. Evidemment on se préparait à partir.

« Il est vrai, dit Clara en soupirant, nous ne pouvons rien à cette heure ; mais nous reviendrons... Nous supplierons tant ma mère, qu'elle nous permettra de revenir. En attendant, Rachel, pourquoi ne consulterions-nous pas notre ami Tête-de-Crin et sa famille au sujet de ces oiseaux ? Les Indiens, dans leur vie nomade, ont dû fréquemment en rencontrer.

—Pour cette fois, vous avez pensé juste, Clara, interrompit miss Owens ; ces noirs, sans cesse occupés

de chasse et de pêche, doivent en effet connaître les chlamydères ; venez donc, nous aurons encore le temps de les questionner. »

Les deux jeunes filles se rapprochèrent de la famille australienne, qui avait fait griller quelques tranches de venaison et les déchirait à belles dents. Ce spectacle repoussant ne les rebuta pas, et Clara essaya d'expliquer à Tête-de-Crin ce qu'elle souhaitait. L'Australien n'avait pas l'air de comprendre, quand Rachel se souvint heureusement du nom que les indigènes donnaient au chlamydère, et elle dit en anglais :

« Miss Clara vous demande si vous avez jamais rencontré le *cowry* ?

—*Cowry* ! » répétèrent comme des échos Tête-de-Crin et ses enfants.

Aussitôt ils manifestèrent par des pantomimes expressives qu'ils avaient parfaitement connu. L'aîné des garçons imita le cri que pousse le chlamydère lorsqu'il est surpris et qu'il s'envole, puis son mouvement quand il porte à son bec de petites coquilles ou des pierres brillantes. Tête-de-Crin lui-même exposa qu'il avait rencontré souvent les berceaux de cette curieuse espèce, qu'il en avait mangé les élégants architectes, et leur avait trouvé un goût délicieux.

Peu s'en fallut que l'enthousiaste Rachel ne le battit en apprenant cet acte de sauvagerie ; cependant elle se contint et demanda aux noirs s'ils avaient connaissance pour le moment de quel berceau de chlamydères dans le voisinage. Ils se consultèrent entre eux ; puis le père résumant les témoignages, déclara que depuis longtemps ni lui ni personne de sa famille n'avait rencontré de berceaux ; que les *cowrys* étaient irahordables ; qu'ils construisaient leur tonnelles dans les lieux les plus écartés, et qu'étant fort petits, quoique fort bons à manger, on ne songeait pas à leur donner la chasse.

« N'importe ! dit Clara avec vivacité, oubliant qu'on ne la comprenait pas ; je sais qu'il y a des *cowrys* dans ce canton ; j'en suis bien sûre, puisque Rachel et moi nous les avons vus ici même, il y a quelques instants... Mettez-vous donc, vous et votre monde, à la recherche de leurs berceaux ; si vous en découvrez, vous viendrez m'en prévenir à Dorling, et je vous donnerai une bonne récompense ; plus vous aurez découvert de berceaux, plus la récompense sera grande. »

Après quelques explications, Tête-de-Crin crut avoir compris ce que l'on attendait de lui ; il répondit donc, moitié par paroles, moitié par gestes, qu'il chercherait les berceaux de *cowrys*, qu'il les détruirait et qu'il tuerait les oiseaux pour les apporter à Clara.

« Non, non, ce n'est pas cela, s'écria Mlle Brissot avec impatience ; entendez-moi bien, mon ami ; si vous trouvez des berceaux, vous n'aurez garde de les endommager ; vous remarquerez seulement avec beaucoup de soin leur emplacement, et quand vous en aurez reconnu plusieurs, vous viendrez m'en prévenir à Dorling... Est-ce clair pour vous ? Si vous détruisez un seul des berceaux, vous n'obtiendrez rien de moi, je vous en prévient. »

On eut quelque peine à inculquer ces instructions dans l'esprit de Tête-de-Crin ; puisque Clara ne voulait pas avoir les oiseaux pour les manger, quel pouvait donc être son but ? Cependant il transmit à sa femme et à ses enfants le vœu de leur protectrice, et chacun d'eux s'empressa d'adresser dans sa langue à Clara des promesses et des protestations de zèle. Le fils aîné auquel la jeune miss avait donné le nom de Nez-Percé, à cause d'un petit morceau de bois qui lui traversait gracieusement le cartilage du nez, renchérisait sur tous les autres en jactance et en confiance de soi-même ; et réellement, à le voir souple, alerte, intrépide, on pouvait soupçonner en lui un habile dénicheur d'oiseaux.

Comme Clara et miss Owens s'assuraient que leur désir serait fidèlement accompli, elles s'entendirent appeler ; se retournant, elles virent que le cheval était attelé et qu'on allait partir. Elles s'empressèrent donc de prendre congé de la famille australienne et de rejoindre la compagnie.

Tête-de-Crin et son monde parurent s'inquiéter pour eux-mêmes de cette séparation. Tant que Clara, dont ils s'exagéraient peut-être le pouvoir, était restée près

d'eux, ils avaient montré une complète sécurité ; mais à présent ils avaient l'air de se souvenir que le voisinage de Walker-station leur présentait de nouveaux inconvénients. Aussi le père reprit-il ses armes tandis que la lubra, qui avait divisé avec sa hachette les restes du kangaroo, en confiait un morceau à chacun de ses enfants, en se réservant le plus lourd, et ils se disposèrent à regagner les bois aussitôt que les voyageurs auraient quitté le canton.

Néanmoins ils accompagnèrent les jeunes demoiselles jusqu'au char-à-bancs, non qu'ils eussent la moindre idée de la politesse, mais dans l'espoir peut-être de recueillir encore quelque cadeau. En effet, Clara obtint de sa mère qu'on leur abandonnât le superflu des provisions, libéralité qui fut reçue avec de nouveaux transports de joie.

Clara recommanda ses protégés à M. Walker, afin qu'ils ne fussent plus molestés quand ils viendraient sur le territoire de la station. Le squatter, malgré sa rudesse, parut prendre en bonne part les instances de la jolie Française.

« Oui, oui, miss Brissot, répliqua-t-il ; Dieu me damne si j'oublie que vous vous intéressez à ce vilain bétail noir... Je parlerai à Burley, car il est rancunier en diable, et il serait capable de malmener ces indigènes, à cause de l'affaire d'aujourd'hui.

—Et si cela arrivait, gentleman, dit Richard d'un ton sévère, votre devoir serait de m'en avertir au plus vite. Je ne souffrirai aucune violence contre des sujets de la reine, qu'ils soient noirs ou blancs... Mais qu'est-ce donc que ce M. Burley qui se montre si arrogant et qui semble vous inspirer à vous-même une sorte de crainte ?

—Il est mon berger, Votre Honneur, répondit évasivement le squatter, et je n'ai aucun motif de le craindre.

—Voyons, demanda le juge en baissant la voix, cet homme ne serait-il pas... un ancien convict ?

—Je l'ignore, Votre Honneur ; il n'est pas très-polé dans ce pays de demander aux gens d'où ils viennent et ce qu'ils ont fait. Quand Burley m'a proposé de garder mes troupeaux, j'étais seul ici, car son prédécesseur m'avait quitté brusquement pour aller à ces damnés placers ; et, entre nous soit dit, je soupçonne que Burley lui-même a déjà fait une tournée aux mines, où il n'a pas eu de chance... Aussi ne me suis-je pas montré difficile, et je ne l'ai pas serré de trop près sur ceci ou cela. Je l'ai engagé au prix de cinquante livres sterling par an, et je ne puis m'empêcher de dire que c'est un *bushman* habile et un gardien avec lequel les moutons sont rarement égarés ou perdus.

—Bien, bien, je prendrai des informations, répliqua Richard ; en attendant, monsieur Walker, conseillez à votre berger d'être prudent et de ne pas trop appeler l'attention sur lui.

Pendant cette conversation, les dames étaient remontées en voiture et Richard Denison lui-même s'était mis en selle. Les chevaux, bien repus, bien reposés, piaffaient d'impatience. On dit adieu à M. Walker, et après que Clara eut recommandé encore une fois à Tête-de-Crin de se souvenir de ses promesses, on partit. Au moment où chevaux et voiture s'éloignaient, les Australiens, de leur côté, ramassèrent leur butin, et firent lestement retraite vers le *maaly-scrub*.

Cette précaution était sage ; à peine avaient-ils gagné les bois voisins de la station, que Burley repartit à cheval, en brandissant son formidable *stockwip*, comme s'il eût cherché sur qui venger sa récente humiliation.

Le voyageurs poursuivirent paisiblement leur route, et aucun accident ne retarda leur arrivée à Dorling. Clara se montra plus communicative, plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Elle causait, elle souriait à Denison, ravi de ce changement dont la cause lui était inconnue. Une fois, elle se pencha vers sa mère, l'embrassa tendrement et lui dit à demi-voix :

« Ah ! chère maman, quelle heureuse journée ! J'en garderai toute ma vie le souvenir, surtout si Dieu permet... »